

Fictions et non-fictions de traversées : la position du témoin

Version initiale de :

Mazauric, Catherine (2012), « Fictions et non-fictions de traversées : la position du témoin », in *Passages et naufrages migrants. Les fictions du détroit*, A. P. Coutinho, J. Domingues de Almeida, M. F. Outeirinho (dir.), Paris, L'Harmattan, p. 59-77. ISBN : 978-2-296-56936-2.

Introduction

Avant d'en venir au nouveau pan de littérature auquel nous consacrons ici notre réflexion, il convient, même si c'est trop succinctement, de rappeler le contexte dans lequel celui-ci vient prendre place. Dès les années 1970, un mouvement général de clôture progressive de l'Europe aux migrants, voire aux voyageurs de toutes sortes en provenance des pays du Sud, s'est manifesté, puis renforcé à compter des années 1990. Cette évolution a notamment concerné les régions du Sud de la Méditerranée, avec lesquelles pourtant l'Histoire avait établi des liens particuliers, et alors que les flux migratoires avaient été initialement, dans la période de reconstruction dite des « Trente Glorieuses », largement sollicités. L'Europe s'est aujourd'hui fermée à un point tel que, barrières de six mètres de haut et Frontex aidant, elle est devenue la « forteresse Europe »¹, et que les migrants qui persistent à vouloir passer outre ce que Salim Jay nomme « l'hygiaphone denté de l'Europe »² ont été contraints, au fil de son édification et de son renforcement, d'inventer de nouvelles routes maritimes et terrestres afin de tenter de contourner ces barrières. Quelques épisodes mémorables ont jalonné cette évolution : premiers noyés de Tarifa, enterrés anonymement à Algesiras en 1988 ; puis flux des *harragas* – ressortissants de pays subsahariens et maghrébins côte à côte – au long des côtes du Maghreb ; lancement, à partir de 2003, depuis les plages du Sénégal, de pirogues en partance pour les Canaries ; « assauts » désarmés contre les enceintes de Ceuta et Melilla à l'automne 2005 ; et, outre la réactivation, au printemps 2011, du chemin passant par Lampedusa, nouveaux itinéraires de contournement, venant cogner depuis 2008 à la porte de l'Europe entre Turquie et Grèce, à tel point que les autorités envisagent, à la frontière entre ces deux pays, la construction d'un mur. Le frayage de ces routes nouvelles et parfois improbables a également eu, entre autres conséquences, un allongement considérable de la durée des parcours : deux ans et demi, c'est par exemple la durée moyenne de séjour des transmigrants sénégalais au Maroc, et il n'est désormais pas rare que certains cumulent des temps de séjour de plusieurs années dans les pays de transit. On mettra fin à ce trop rapide tableau du contexte avec un chiffre, correspondant à la seule période 1998-2008 : au cours de cette unique décennie, et sans bien entendu espérer pouvoir s'en tenir à ce décompte partiel, l'association Fortress Europe a dénombré 14 639 morts aux frontières de l'Europe, dont 6 309 disparus en mer. Rappelons par comparaison qu'au cours des vingt-huit années d'existence du mur de Berlin, 1 135 personnes auraient péri en tentant de le franchir.

¹ Cf. MIGREUROP, *Atlas des migrants en Europe. Géographie critique des politiques migratoires*, Paris, Armand-Colin, 2009, 142 p.

² JAY Salim, *Tu ne traverseras pas le détroit*, Paris, Mille et une nuits, 2001, p.38.

La production littéraire sur laquelle nous nous penchons est pour partie née de ce mouvement historique : en ce sens, elle prend la suite d'une littérature de l'immigration qui s'attachait plutôt aux différents moments de la confrontation de l'immigré avec la société d'accueil, à la mise en présence de deux univers culturels et aux adaptations qui en découlaient, aux transformations affectant les différentes générations, et plus généralement à une quête identitaire entre le lieu d'origine et l'espace de séjour. Même si ces problématiques ne se sont pas totalement effacées, l'accent s'est déplacé vers les trajets, et il est mis désormais sur d'autres questionnements que je tenterai de cerner plus bas.

Cette production relève en premier lieu du Maghreb (du Maroc en particulier), mais aussi de l'Afrique subsaharienne, et également du centre parisien du champ littéraire francophone³, sans omettre les littératures européennes (entre autres, d'Espagne, d'Italie, de Suède) et nord-américaines⁴. N'oublions pas non plus des œuvres littéraires, poétiques, théâtrales en langues africaines. De ce point de vue, elle nous amène aussi à reconsidérer les compartimentations académiques qui conditionnent généralement notre approche des textes. En outre, il semble qu'on assiste à un mouvement de fond, entraînant, singulièrement depuis la fin de la première décennie du siècle, la multiplication, en parallèle avec de nombreux films, de nouvelles publications. En se limitant aux fictions romanesques parues en langue française⁵, et en incluant les récits traitant de la thématique des sans-papiers (à l'intérieur de la forteresse Europe, donc), on peut, début 2011, recenser plus d'une soixantaine de titres. La plupart des genres sont en outre concernés : roman principalement, nouvelles, et même épopée, mais aussi théâtre, poésie, et encore littérature de jeunesse, roman policier et d'anticipation, bande dessinée... à côté desquels il faut également considérer, dans leur confrontation avec les œuvres littéraires, quelques titres relevant pour leur part du témoignage et du genre documentaire.

Mon hypothèse, s'agissant de cette production littéraire pour le moins significative, est que l'obstination mise par les migrants à transgresser les divisions spatiales et symboliques du monde appelle à observer comment leur multitude en dispersion contribue à redessiner ce dernier et ses fractures. C'est la raison pour laquelle la littérature tendrait à les représenter comme des héros et hérauts postcoloniaux du passage. Alors que la mondialisation, loin d'araser les différences en un chimérique village planétaire, contribue au contraire à diffracter plus que jamais la marqueterie des identités⁶, l'une des tâches que s'assigneraient arts et littératures de l'extrême contemporain⁷ consisterait alors à interroger, en particulier à travers cette littérature que j'appelle, en empruntant l'expression à Ali Bensaâd, de la « migration aventureuse », les intervalles entre ces dernières, leurs liaisons mais aussi leurs ruptures. De la sorte, les catégories à mettre à contribution pour leur analyse ne relèveraient nullement d'un éventuel métissage trop fréquemment convoqué il y a peu, mais bien plutôt de ce ravaudage de matériaux et de textures hétérogènes et disparates, figurant le processus de créolisation (Glissant) du monde, un monde qui reste bien, pourtant, et plus que jamais, « un seul monde ». Au-delà de la seule compassion, et en plus de la révolte, de la

³ Avec des auteurs comme, entre autres, Tahar Ben Jelloun, Boualem Sansal, Maris NDiaye, et des publications dans la NRF, au Seuil, chez P.O.L., etc.

⁴ Cf. les romans de Laila Lalami et Didier Leclair.

⁵ Y compris en traduction.

⁶ Cf. AMSELLE, Jean-Loup, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001, 265 p.

⁷ Cf. VIART, Dominique, « Le Moment critique de la littérature », in : VIART, Dominique, *et al.*, *Le Roman français aujourd'hui : transformations, perceptions, mythologies*, Paris, Prétexte Éditeur, 2004, p.11-35.

dénonciation et de l'engagement, que nombre d'œuvres d'art et de fiction se donnent pour objet le passage risqué des frontières n'a dès lors rien pour surprendre : à travers l'itinéraire périlleux de quelques uns, c'est probablement, avant tout, le devenir chaotique du monde et des identités qui est éprouvé.

Pour explorer plus avant ce corpus en émergence et considérer sa portée, j'ai retenu ici une vingtaine d'œuvres – romans, bandes dessinées, récits documentaires dont l'un se base sur des photographies – qui me permettront, à partir du script commun de la traversée et de ses déclinaisons diversifiées, d'interroger les imaginaires des frontières qui s'en dégagent. Et comme ces imaginaires demeurent inséparables d'une vision du monde engageant tant une éthique qu'une politique, j'envisagerai pour terminer les différentes positions à partir desquelles une parole sur le passage des frontières est engagée.

Traversées

Du détroit, de la passe

Un certain nombre de romans, principalement marocains, situent la traversée au point où Afrique et Europe ne sont distantes que de « quatorze kilomètres »⁸, à savoir le détroit de Gibraltar. Ils répondent ainsi tant à un souci d'adéquation à la réalité – il est logique que migrants et passeurs aient privilégié un lieu où la distance à parcourir sur mer est la plus réduite – qu'à la possibilité ainsi offerte d'illustrer une dimension symbolique et mythologique forte. Je ne centrerai pas mon propos sur ceux-ci, d'autant qu'ils seront abordés par d'autres. Citons notamment *Cannibales*, de Mahi Binebine, *De l'espoir et autres quêtes dangereuses*, de Laila Lalami, *Les « Harragas » ou les barques de la Mort*, de Mohamed Teriah, *Il était parti dans la nuit*, de Youssef Amghar, *Le Néant bleu*, de Rachid El Hamri, ou encore *Un Passage vers l'Occident*, de Didier Leclair. Retenons cependant, car j'y reviendrai dans mon second point, que le détroit et sa traversée, à travers la haute teneur symbolique et mythologique à laquelle je faisais précédemment allusion, cristallisent les représentations et constituent, précisément pour ce motif, un fort *topos* – dans tous les sens du terme – des romans de la migration aventureuse.

Maritimes longues

Suite au verrouillage du détroit de Gibraltar, objet d'une surveillance particulièrement active et efficace de la part des autorités européennes, d'autres routes maritimes ont dû s'ouvrir, pour tenter de parvenir, depuis le continent africain, jusqu'aux postes les plus avancés de l'Europe. Il s'est agi de rallier les îles Canaries, qui font partie comme on sait du territoire espagnol, soit depuis le littoral marocain, soit depuis les côtes sénégalaises. Cette navigation atlantique est relatée (et illustrée par des photographies⁹) dans *Kingsley*, un récit documentaire basé sur les carnets de route d'un jeune migrant camerounais de vingt-deux ans à l'époque, Kingsley Kum Abang, qui était maître-nageur dans son pays. L'itinéraire que ce dernier a suivi sur mer, à la fin de l'année 2004, l'a mené d'El-Ayoun, au Maroc, à Fuerteventura aux Canaries. Cette traversée fait

⁸ Le motif de ces « quatorze », « quinze », parfois « vingt kilomètres », selon les itinéraires, est présent aussi bien dans plusieurs romans que dans des récits documentaires et des films, dont l'un (de Gerardo Olivares) s'intitule précisément *Quatorze kilomètres*.

⁹ Certaines de ces photos sont visibles en ligne sur http://www.lemonde.fr/aujourd'hui/portfolio/2005/04/14/olivier-jobard-du-cameroun-a-l-espagne-le-parcours-d-un-immigrant-hors-la-loi_639209_3238.html (consulté le 4 mai 2011). Quelques-unes font également partie de l'exposition permanente de la Cité nationale de l'immigration à Paris, au musée de la Porte Dorée.

également l'objet de *Mbëkë mi*, court roman – ou longue nouvelle – d'Abasse Ndione, un auteur sénégalais qui documente avec d'autant plus de rigueur ses récits, relevant le plus souvent d'un « néo-polar » social engagé à l'africaine, qu'ici, il s'agit du périple d'une pirogue barrée par des pêcheurs de Rufisque, ville côtière où réside précisément l'écrivain. Centré sur la préparation, puis la réalisation du voyage en mer vers les Canaries, le récit s'achève lorsque les migrants exténués, après avoir essuyé une tempête à l'issue de presque deux semaines de navigation, sont enfin recueillis par la Croix-Rouge espagnole. De même Sylvie Kandé, en parallèle avec la reviviscence de l'aventure d'un empereur mandingue qui, dit-on, au tout début du XIV^e siècle, lança le premier deux mille pirogues à l'assaut des vagues de l'Atlantique, prend-elle pour objet, dans *La Quête infinie de l'autre rive*, un « récit néo-épique », un périple similaire d'un groupe de migrants sénégalais. La traversée atlantique fait en revanche l'objet d'un traitement moins rigoureux dans *L'Arbre d'ébène*, premier roman de Fadéla Hebbadj, une enseignante de philosophie parisienne, paru en 2008. Celui-ci relate le voyage d'une Malienne accompagnée de son enfant de six ans, sans doute depuis le Sénégal, sur un *cayuco* en plastique surchargé d'une quarantaine de passagers, et barré par un équipage espagnol. L'enfant étant le narrateur *a posteriori*, cela autorise le flou tant sur les points de départ et d'arrivée (les Canaries aussi sans doute) que sur les conditions matérielles et techniques de la traversée. En demeure une persistante sensation d'effroi, au-dessus de laquelle surnage le souvenir des violences exercées, sur le bateau, à l'encontre de la mère.

Terrestres longues

La traversée maritime de Kingsley, comme celle de la plupart des migrants subsahariens, avait été précédée par un long périple terrestre. L'externalisation des frontières de l'Europe, visant de plus en plus explicitement le confinement des populations à l'intérieur des limites de leurs pays d'origine, a rendu quasiment obligatoire un passage par le désert. De plus, la modicité des moyens de la plupart des migrants, alliée aux exigences souvent exorbitantes de passeurs en situation de monopole, n'offre guère la possibilité d'éviter cette longue étape, d'autant plus épuisante qu'elle doit souvent être démultipliée en plusieurs tentatives. Tout le monde n'a pas, comme Angélique, le personnage principal d'*Un Passage vers l'Occident*, la possibilité de prendre l'avion, de la République Démocratique du Congo jusqu'au Maroc. La traversée du désert constitue ainsi l'un des objets, très abondamment et précisément documenté à travers plusieurs figures et itinéraires de migrants, du reportage du journaliste italien Fabrizio Gatti, intitulé *Bilal, sur la route des clandestins*, ainsi que d'autres récits journalistiques intéressant moins directement notre propos. De tels périples sont également relatés dans trois fictions dont les héros sont de jeunes migrants subsahariens : la troisième partie de *Trois Femmes puissantes* de Marie NDiaye, et deux autres romans français, parus entre la fin de l'année 2010 et le début de 2011, *Le Candidat*, de Frédéric Valabrègue, et *Samba pour la France*, de Delphine Coulin.

Multiplés, réitérées

En définitive, et conformément à ce qui se passe dans la réalité, plusieurs récits associent différentes tentatives ou traversées, qui se succèdent et sont tantôt terrestres, tantôt maritimes : passages d'obstacles naturels (détroit, océan, mer de sable) ou de frontières terrestres, matérialisées ou non par des barrages. Des récits, parmi lesquels *Trois Femmes puissantes*, intègrent en particulier la relation des « assauts » contre les barrières de Ceuta et Melilla, série d'événements particulièrement dramatiques

survenus à l'automne 2005. De telles tentatives réitérées manifestent l'obstination des migrants à passer, coûte que coûte. Samba, le héros du roman de Delphine Coulin, n'accomplit pas moins de quatre essais pour franchir la frontière, trois terrestres et un maritime, subissant bastonnades et emprisonnements avant de parvenir à ses fins et d'arriver jusqu'en Espagne. Cette obstination se retrouve dans le récit dessiné de Lorenzo Mattoti, « Une Femme sur la route », dans le recueil *Paroles sans papiers*, basé sur le témoignage de Martine, une migrante congolaise. Celle-ci, sans opérer de distinction particulière entre ses traversées maritimes ou terrestres, les déroule successivement comme autant de tentatives de passage de frontières, jusqu'à l'« attaque » désarmée de Ceuta et l'errance qui s'en suit :

*La première fois que j'ai essayé d'aller en Espagne, c'était par la mer et ils nous ont arrêtés alors qu'on était encore sur l'eau. La deuxième fois, on nous a arrêtés juste quand on arrivait à l'enclave espagnole de Ceuta et la Guardia civil nous a tabassés vraiment fort avant de nous ramener jusqu'en Algérie. La troisième fois, nous avons été arrêtés juste après le grillage et on nous a refoulés sur le sol marocain. Après, la quatrième fois, c'était l'attaque massive, c'était au mois de septembre. [...] Du côté marocain, on nous a encore arrêtés et on nous a mis dans un bus sans rien manger. Quand on est arrivés au désert, c'était le soir, ils nous ont donné une boîte de sardines, une petite bouteille d'eau et un morceau de pain et ils nous ont déposés là. Nous avons commencé à marcher vers l'Algérie. [...]*¹⁰

À la quasi-instantanéité de la traversée du détroit, vantée par les rabatteurs (« Vraiment pas la mer à boire ! », proclame le Morad de *Cannibales*), s'oppose la réalité lente et cruelle de parcours erratiques, étalés sur des mois, voire des années. Fabrizio Gatti relate ainsi ses rencontres avec des migrants « *stranded* », ensablés, enlisés, quelque part dans des oasis souvent très peu hospitalières, entre Niger et Libye. Ces étapes obligées transforment la traversée en véritable calvaire, en odyssee à proprement parler, rappelant non seulement la dimension héroïque des aventures d'Ulysse, mais encore et surtout les souffrances que ce dernier endure, à travers des épreuves qui le maintiennent toujours loin de chez lui, dans l'errance et dans l'exil.

La frontière et ses imaginaires

Mur liquide, rive interdite

« Un des points les plus signifiants de la planète », « point névralgique de liaison et de confrontation » entre deux continents selon Zakya Daoud¹¹, le détroit de Gibraltar apparaît comme un point hautement significatif de contact et de rupture entre les deux univers, perçus dans toute l'acuité de leurs différences. Ainsi le détroit – qu'il s'agisse d'ailleurs de Gibraltar ou de toute autre passe maritime intercontinentale – représente-t-il autant un lieu physique qu'un *topos* mental, investi de mythologies parfois plusieurs fois millénaires, et manifestation géographique, visibilisation singulière de la séparation entre deux « mondes », l'Afrique et l'Europe. De la sorte, il forme également le point nodal de rencontre entre deux logiques du récit romanesque : dans l'une, qui relève de la représentation du monde telle qu'elle est livrée, à titre de présupposé, dans l'univers romanesque, il est l'un des *topoi* à partir desquels se découpent des territoires, et où s'agrègent les appréhensions du même et du différent ; dans l'autre, celle qui s'attache

¹⁰ MATTOTI, Lorenzo, « Une Femme sur la route », in : CHAUVEL, David et Alfred, *Paroles sans papiers*, Tournai, Delcourt, p.7-10.

¹¹ DAOUD, Zakya, *Gibraltar improbable frontière. De Colomb aux clandestins*, Paris, Séguier, et Anglet, Atlantica, 2002, p.255.

au parcours des personnages, il apparaît comme un obstacle, déterminant des séquences ou des étapes différentes dans cet itinéraire (qui en plusieurs occurrences s'achève d'ailleurs là).

Arrêtés dans leur course face à l'autre continent scintillant au loin comme un mirage, les migrants appréhendent alors le détroit comme un « verrou »¹². Cette proximité paradoxale (Mohamed Teriah évoque pour sa part une « promiscuité abjecte » : « La contingence géographique y serait-elle pour quelque chose ? Elle rapproche tellement l'Afrique de l'Europe que le détroit de Gibraltar semble d'une promiscuité abjecte. »¹³) a pu recevoir des traductions tant littéraires qu'iconographiques, dont l'une des plus parlantes est une photographie d'Olivier Jobard, représentant des migrants subsahariens les pieds dans les détritiques d'une décharge, et la tête de l'autre côté (en l'occurrence non pas du détroit, mais des barrières séparant une enclave espagnole du territoire marocain) :

*De cette décharge d'ordures, on peut voir Melilla, l'Espagne. Les camarades viennent là, et ils rêvent. L'une des façons de gagner l'Europe est de franchir les barrières de quatre mètres de haut, dont on peut voir les lumières.*¹⁴

La mer qui bat dans le détroit interdisant l'accès à l'autre continent, elle s'apparente, comme du reste ailleurs au long des côtes, à un véritable mur liquide, qui « empêche d'avancer » (« Tu vois, si t'es pas né du bon côté, y aura toujours un mur pour t'empêcher d'avancer. Il ne sera peut-être pas en pierre celui-là, mais il sera là quand même. »¹⁵), et se concentre parfois dans la vague tueuse du naufrage. Dans le même temps, la frontière liquide et les dangers qu'elle recèle ne peuvent que susciter le désir de passer quand même, de passer outre, de triompher dans l'épreuve de leur franchissement. Passer, trépasser : c'est le jeu à quitte ou double des aventuriers parvenus sur la côte.

Car ni le détroit, ni la frontière ne sont des murs, nonobstant les politiques européennes qui visent à les transformer ou les figer ainsi : c'est faire violence à la frontière que d'en faire un obstacle infranchissable, *a fortiori* si c'est dans une seule direction¹⁶. La limiter à n'être qu'un verrou fermé, c'est susciter en réaction les vocations d'innombrables « forcenés du déverrouillage » (Salim Jay). Le détroit possède aussi, et représente plutôt, l'ambivalence de la frontière, tout à la fois lieu de rencontre et d'affrontement, de clôture et de passage.

Passerelles et ponts

En alternative au mur ou au verrou, l'écriture littéraire (où un auteur, Youssouf Amine Elalamy, veut même voir une *patera*) s'offrirait alors comme l'espace réinventé d'une « concaténation des mondes » (Achille Mbembe¹⁷), mais à quel prix ? Ce sont deux écrivains européens qui mettent en scène, en une allégorie funèbre, des migrants devenus, au prix de leur propre vie, des intercesseurs entre les continents. Dans *Le Tour de la bouée*, roman policier d'Andrea Camilleri, le médecin légiste que le commissaire a

¹² *Tu ne traverseras pas le détroit*, op. cit., p.7 et 12.

¹³ TERIAH, Mohamed, *Les « Harragas » ou les barques de la Mort*, Casablanca, Afrique Orient, 2002, p.120.

¹⁴ Kingsley, op. cit., p.94. Photo visible en ligne.

¹⁵ ELALAMY, Youssouf Amine, *Les Clandestins*, Casablanca, éditions Eddif, 2001, p.96.

¹⁶ Cf. la « pensée nouvelle des frontières » appelée par Édouard Glissant (*Philosophie de la Relation. Poésie en étendue*, Paris, Gallimard, NRF, 2009, p.57 sq.).

¹⁷ MBEMBE, Achille, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010, 246 p.

sollicité pour autopsier la dépouille retrouvée une nuit, flottant entre deux eaux, interpelle celui-ci :

*Je vais vous le dire, moi, ce qui s'est passé. Vous êtes convaincu que le mort venu se faire récupérer par vous était un misérable immigré victime d'un naufrage, un des cinq cents et quelques morts qui flottent dans le canal de Sicile, que bientôt on pourra aller à pied en Tunisie, en leur marchant dessus.*¹⁸

Plaisanterie macabre procédant de l'humour noir du côté du Sicilien, saisissante vision finale à dimension prophétique chez Henning Mankell, dans *Tea-Bag*. Enfin délivrée de ses fantômes, la jeune rescapée africaine qui a trouvé asile en Suède se souvient, dans les toutes dernières pages du roman, de ce qu'elle a cru entrevoir au moment de sombrer dans les eaux de Gibraltar :

*Je ne sais pas pourquoi j'ai survécu, moi précisément, quand le bateau a coulé et que les gens enfermés dans le noir essayaient de sortir de la cale avec leurs ongles. Mais je sais que le pont que nous avons tous cru voir, sur cette plage tout au nord de l'Afrique, ce continent que nous fuyions et que nous regrettions déjà – ce pont sera construit un jour. Un jour, la montagne des corps entassés au fond de la mer s'élèvera si haut que le sommet émergera hors des vagues comme une nouvelle terre, et ce pont de crânes et de tibias fera le lien entre les continents, un lien qu'aucun garde-côte, aucun chien, aucun marin ivre mort, aucun passeur ne pourra détruire. Alors seulement cette folie cruelle cessera [...]*¹⁹

Les migrants morts dans la traversée apparaissent certes dans ces deux extraits comme les victimes expiatoires de logiques inhumaines ; mais à ces logiques, leur sacrifice impose une irréfutable réponse : encore difficilement audible, celle-ci pourrait représenter un jour ce « pont » fait des dépouilles de martyrs innocents interpellant la conscience occidentale. Le roman se fait alors dépositaire de leur legs silencieux, résumé en une allégorie tout à la fois brutale et rédemptrice, sorte de monument aux morts, ou plutôt monument *de* morts, passerelle de mots pour un cortège de sacrifiés dont la protestation muette ne s'interrompt pas.

Violence des frontières étatiques

L'errance des migrants, le sacrifice répété de leur vie soulignent cruellement le caractère arbitraire de frontières qui paraissent beaucoup plus labiles et floues, voire totalement imperceptibles dans l'immensité de l'océan (*Mbëkë mi, La Quête infinie de l'autre rive*) ou du désert. En revanche, la frontière étatique, et plus généralement tous les barrages dressés par la force publique sur la route des migrants, forment des lieux cruciaux de confrontation avec les pouvoirs, où se révèlent dans toute leur brutalité concrète l'arbitraire et la violence d'État. Le narrateur-personnage du *Candidat*, au cours de son lent itinéraire à pied, se retrouve, entre autres, réduit en esclavage dans une mine, en vertu d'un arrangement entre militaires et para-militaires. C'est aussi Martine, la Congolaise, qui après avoir vu, entre deux grillages à Ceuta, mourir certains de ses compagnons sous les balles de la police espagnole, est refoulée en plein désert par les autorités marocaines. C'est encore Khady, dans *Trois Femmes puissantes* – un roman dont son auteure a souligné qu'elle avait veillé à en appuyer la véracité sur des récits documentaires (elle cite *Bilal*) –, qui voit son compagnon Lamine rançonné, détroussé et bastonné par les militaires à la frontière, dans une zone sahélo-désertique rappelant le Niger. Lieu de l'exercice sans frein de dominations et d'oppressions multiples, la

¹⁸ CAMILLERI, Andrea, *Le Tour de la bouée*, traduit de l'italien (Sicile), Paris, éditions Fleuve Noir, 2005 [2003], p.40.

¹⁹ MANKELL, Henning, *Tea-Bag*, traduit du suédois, Paris, éditions du Seuil, 2007 [2001], p.341-342.

frontière se retourne alors pour apparaître, paradoxalement, comme un espace anémique.

La position du témoin

Penser l'altérité, entre onirisme et réalisme

Zygmunt Bauman a montré l'absence d'unité et l'inégalité foncière qui régissent les processus de mondialisation : si nous sommes bel et bien « tous mondialisés », en revanche le cosmopolitisme et l'affranchissement spatial de quelques-uns se paient de la localisation contrainte de beaucoup d'autres. Et tandis que se renforce une « hiérarchie mondiale de la mobilité »,

la partie développée du monde [est conduite] à s'entourer d'un cordon sanitaire, à ériger un mur de Berlin mondial au-delà duquel elle refuse de s'impliquer ; toutes les informations venant de « là-bas » nous offrent des images de guerre [...], de réfugiés et de famines, c'est-à-dire quelque chose de menaçant. [...] La conscience du public finit par se former une image de la violence que les autres s'infligent volontairement – une image d'un monde étrange, infra-humain, sans morale et sans espoir de salut. ²⁰

La *doxa* des organismes internationaux et des médias compose ainsi la figure, incompréhensible pour le sens commun, de migrants portés par des songes d'eldorado à la fois naïfs, fallacieux et suicidaires. Quant aux textes littéraires, ils entretiennent avec cette imagerie des rapports variés. On peut estimer qu'elle y est parfois reprise, les personnages demeurant alors emprisonnés dans une vision exotique, même pétrie d'empathie, comme c'est le cas dans *L'Arbre d'ébène*, et, sur un autre registre car le texte déploie à différents niveaux des effets d'ironie, dans *Le Candidat*. En outre, la dynamique du départ reposant sur une rêverie de l'ailleurs, plusieurs romans de la migration aventureuse montrent comment le rêve est le moteur de l'aventure. Certains en dénoncent les leurres (après *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome, *Patera* d'Aïssatou Diamanka-Besland), présentant les migrants comme victimes de ces mirages, d'autres l'entrelacent étroitement avec l'itinéraire : « La matière gluante de mes rêves enrobe le péril », déclare le « Candidat », « Je préfère continuer sur ma lancée et mourir en rêvant. » ²¹ Plus largement, le migrant en tant que voyageur rejoint un imaginaire des lointains qui nous est familier en littérature : il imprègne la traversée du désert dans *Le Candidat* (qui rappelle à certains égards *La Goutte d'or* de Michel Tournier), tout comme celle, dans l'horreur, de Mama dans *L'Arbre d'ébène*, et aussi cette étonnante odyssee fluviale de Tea-Bag, cette fois en Europe, qui l'aurait menée, en un souffle onirique, du Sud de l'Espagne jusqu'en Suède.

Au plus près des acteurs

Mais témoigner au plus près des acteurs implique plutôt de tenter de déjouer une certaine stéréotypie, créatrice de distance. L'imposture d'un Omar Ba se révèle ainsi déjà à travers le naturalisme à sensation de *Soif d'Europe*, récit dont il a prétendu qu'il était le « témoignage d'un clandestin » : concentrant en un seul parcours prétendument autobiographique les aléas multiples glanés dans d'autres récits, il recourt à l'imagerie du roman d'aventures dans des épisodes surchargés en péripéties, dont la seule accumulation est déjà invraisemblable. En usurpant la parole de migrants authentiques,

²⁰ BAUMAN, Zygmunt, *Le Coût humain de la mondialisation*, traduit de l'anglais, Paris, Hachette Littératures, 1999 [1998], p.115.

²¹ VALABRÈGUE, Frédéric, *Le Candidat*, Paris, P.O.L., 2010, p.171.

l'auteur rejoue, sans d'ailleurs beaucoup de talent, l'imposture de ces faux déportés qui émaillent l'histoire littéraire de la seconde moitié du XX^e siècle.

Sans prétendre parler à la place des migrants irréguliers, la narratrice de *Patera* entend de son côté, toutefois, parler pour eux : reléguant en arrière-plan leurs parcours et leurs épreuves, le roman se concentre sur sa figure, et sur l'itinéraire qui la mène à la célébrité, en défenseuse admirable de la cause des migrants. Malgré le titre plutôt impropre du roman – à moins que l'auteure n'entende également faire de son texte une *patera* à l'usage de la cause, plutôt que de la parole des migrants –, ceux-ci ne demeurent ainsi qu'à l'horizon lointain du récit, silhouettes anonymes et tout-à-fait muettes. Avec des démarches certes différentes, les deux récits reflètent probablement, de la part de leurs auteurs, des stratégies d'émergence dans le champ littéraire hexagonal, consistant à afficher une position idéologique et à véhiculer un discours (« N'émigrez pas ! », titre du troisième livre d'Omar Ba) conformes à la *doxa* institutionnelle.

Au rebours de cette stéréotypie et de ce silence imposé, d'autres romans abordent les anonymes ordinaires que sont les migrants comme d'authentiques héros. C'est ce que proclamait Marie NDiaye à propos de Khady, lors de la sortie de *Trois Femmes puissantes*, et cette dimension se laisse en effet lire à travers le courage tranquille avec lequel la jeune femme assume, en héroïne tragique et nouvelle Iphigénie, un destin pourtant imposé – par la famille de son époux, les hommes rencontrés, les autorités, l'ordre du monde en somme. L'avant-propos de *Mbëkë mi* salue quant à lui, avec des accents qui relèvent plutôt du genre épique, « d'intrépides pêcheurs » et une « extraordinaire immigration », célébrant la « voie ouverte » par une première pirogue, partie de la plage de Hann « au moment même où une barrière métallique de plus de six mètres de haut était érigée sur les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla », et parvenue deux semaines plus tard à Santa Cruz de Tenerife, avec à son bord, exténués mais indemnes, quinze valeureux explorateurs de nouveaux passages maritimes, qui avaient su déjouer, grâce à leur intrépidité et leur intelligence, les nouvelles barrières européennes.

Des valeurs de fougue et de courage s'associent ainsi à l'idée d'un « coup de tête » – c'est le sens de l'expression wolof *mbëkë mi* – porté contre des murailles matérialisant une insupportable injustice. Si Abasse Ndione dépeint ensuite le périple des pêcheurs de Rufisque au moyen d'une écriture sèchement réaliste, Marie NDiaye en revanche donne toute sa place à la vie intérieure de son héroïne, en laquelle se réfractent les événements et les épreuves qu'elle traverse, tandis que Frédéric Valabrègue (*Le Candidat*) assure une proximité similaire au moyen non seulement de la focalisation interne, mais aussi du polylogue intérieur de son personnage. De la sorte, la fiction s'avère un *medium* plus sûr que le témoignage – *a fortiori* bien entendu quand ce dernier est usurpé – pour imposer, de ce côté-ci du monde, d'autres figures de migrants, leur offrant la densité d'un imaginaire et d'une intériorité complexes.

Témoigner dans le respect de la distance

L'authenticité, quelle que soit la forme qu'elle prend, constitue un enjeu crucial pour l'ensemble de ces récits, se soumettant à l'exigence éthique de toute écriture de l'actualité. Une autre démarche consiste à donner la parole aux migrants, non tout à fait directement, mais en enchâssant leurs témoignages dans un dispositif visuel qui leur assure une résonance véritable. Les planches de *Paroles sans papiers* entendent ainsi rendre la parole à ceux que l'imagerie médiatique réduit au statut de victimes muettes. Au-delà de la seule narration sèche des épreuves du voyage, comme dans « Une Femme sur la route » – où le trait noir d'une esthétique expressionniste souligne l'insupportable violence à laquelle la locutrice est soumise –, « Le Drame marocain », basé sur le

témoignage de Serge, un jeune Ivoirien, entend substituer, à une *doxa* qui déplore une sorte de folie suicidaire chez les migrants, un discours rationnel qui montre que ceux-ci affrontent l'impensable (figuré par les images) en toute conscience et connaissance de cause. On y retrouve le procédé cinématographique de la voix *off*, qui comprime ici le temps, en associant, au discours explicatif rappelant les motivations des migrants, une série de marines aquarellées enténébrées, représentant la traversée nocturne telle qu'elle se déroule dans la réalité, et suggérant ses dangers. La vignette de conclusion insiste sur la force de la résolution des partants, qui vient d'être expliquée par les conditions auxquelles ils sont soumis sur le continent, le *verbatim* accentuant l'authenticité du propos : « Donc, ces personnes, même s'il y a des milliards de kilomètres à traverser par l'océan avec un petit engin, ils vont partir. »

De ce point de vue, l'œuvre d'art, ou littéraire, manifeste en quelque sorte sa supériorité par rapport au document. Nonobstant la qualité et la force des images qui l'accompagnent, *Kingsley* s'appuie pour sa part sur un dispositif dont on peut estimer qu'il manque de transparence. Olivier Jobard s'en est cependant expliqué (mais dans le paratexte seulement) :

Au début, notre relation était basée sur l'intérêt commun d'aller le plus loin possible dans notre entreprise. Lorsqu'il m'a proposé d'être présent quand l'un de ses amis lui remettait de l'argent, j'ai tout de suite compris que j'étais sa caution morale. Plus tard, il m'a demandé de garder sur moi tout son pécule pour ne pas être volé lors des différents passages de frontières. J'ai accepté, sachant que si je gardais ses économies, il ferait tout pour me retrouver en cas de séparation.

Des liens plus profonds se sont tissés progressivement, au fil des moments forts que nous avons partagés. Une confiance presque inébranlable s'est installée. Ce que nous avons vécu ensemble et le respect mutuel que nous éprouvons nous engagent indéfectiblement l'un envers l'autre. Je reconnais que j'ai très souvent oscillé entre le rôle d'observateur et celui d'acteur au cours de cette histoire, ce jusqu'à l'obtention du titre de séjour de Kingsley.

Cependant, le hors-champ permanent du photographe, pourtant forcément engagé dans les événements, ne peut que susciter des interrogations chez le lecteur : quelles sont les médiations, forcément existantes, qui lui seraient masquées ? les épisodes, les actions qui lui seraient tus ? Jusqu'à quel point le texte initial du journal de bord tenu par le voyageur a-t-il été respecté ou remanié ? La question de la position – et du positionnement – du reporter est certes une vieille histoire. On peut toutefois constater un traitement très différent de celle-ci par Fabrizio Gatti. Dans *Bilal*, le journaliste s'efforce justement d'intégrer à son récit son propre questionnement sur les risques personnels qu'il peut courir, la place qu'il tient dans l'histoire, ses possibilités d'y intervenir et d'en changer le cours. Le reportage entretient de fortes affinités avec une littérature de voyage attentive aux transformations de la subjectivité dans et par l'expérience de la route, et l'exploration de soi-même s'accompagne de celle de la mémoire collective italienne, quand dans un passé encore proche la péninsule jetait sur les chemins d'Europe des itinérants en butte à l'ostracisme et l'hostilité des installés. La dimension proprement subjective ajoutée au reportage s'avère ainsi d'autant plus précieuse qu'elle traduit et contribue à mettre en forme, jusque dans la reconnaissance des ambivalences auxquelles l'auteur a pu se trouver en proie, un positionnement éthique.

Conclusion

J'ai fait mention, au début de cette contribution, d'un « pan » de littérature, et peut-être ce terme a-t-il surpris. Nous restons en effet tributaires des cloisonnements à travers

lesquels nous appréhendons les textes, cloisonnements que nous avons tendance à naturaliser : littérature française ou francophone, du Maghreb ou d'Afrique subsaharienne, fiction ou document, etc. Or le foisonnement éditorial auquel les migrations aventureuses d'Afrique vers l'Europe²² donnent lieu vient précisément rappeler combien ces compartimentations institutionnelles – qui, bien entendu, tirent également leur légitimité des nécessités de la spécialisation – participent, tout en procédant des découpages entre « nous » et « les autres » à travers lesquels nous appréhendons le monde, d'une mise en frontières de la littérature.

Qu'il s'agisse d'écrits littéraires ou documentaires, aucun des textes consacrés à la migration aventureuse ne peut échapper à la question de sa visée. Bien sûr, il s'agit de dénoncer les drames, la condition atroce infligée aux migrants. Parfois aussi, de mettre en garde ceux qui voudraient suivre leur voie contre les dangers de l'entreprise. Mais raconter permet aussi de couper court à la déshumanisation des statistiques, à l'inhumanité de la *doxa* des États (la « maîtrise des flux migratoires »). Le couple criminalisation / victimisation se trouvant à la base de cette dernière, faire apparaître les migrants comme d'authentiques aventuriers – une condition revendiquée par nombre d'entre eux –, voire comme des héros, c'est travailler, à partir de la littérature, à sa déconstruction, en rappelant que toute frontière est faite pour être traversée. En s'affrontant aux obstacles érigés sur leur route par les États du Nord, les migrants irréguliers font plus que mettre en cause la fermeture des frontières étatiques ; ils tentent un arrachement à l'anonyme condition locale, enfermée dans un temps redondant, à laquelle la mondialisation en cours les avait arrimés. De la sorte, ils mettent à mal, au moins symboliquement, les stratifications mondiales qu'elle accuse et coagule un peu plus encore. C'est pourquoi sans doute arts, littérature et travaux documentaires les considèrent aujourd'hui avec une telle attention. Si les dispositifs esthétiques courent le risque de déréaliser l'aventure des migrants aux yeux des lecteurs, ils restent nécessaires afin de rendre sensible, pour ces derniers, la distance du parcours des personnages au discours qui le prend en charge, et manifestes les différentes opérations de transposition auxquelles le récit donne lieu.

Bibliographie

- AMSELLE, Jean-Loup, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001, 265 p.
- BA, Omar, *Soif d'Europe. Témoignage d'un clandestin*, Paris, éditions du Cygne, 2008, 133 p.
- BAUMAN, Zygmunt, *Le Coût humain de la mondialisation*, traduit de l'anglais, Paris, Hachette Littératures, 1999 [1998], 204 p.
- BINEBINE, Mahi, *Cannibales. Traversée dans l'enfer de Gibraltar*, Paris, éditions de l'Aube, 2005 (1^e édition librairie Arthème Fayard, 1999), 215 p.
- CAMILLERI, Andrea, *Le Tour de la bouée*, traduit de l'italien (Sicile), Paris, éditions Fleuve Noir, 2005 [2003], 247 p.
- CHAUVEL, David et Alfred, *Paroles sans papiers*, Tournai, Delcourt, 2007, 71 p.
- COULIN, Delphine, *Samba pour la France*, Paris, Seuil, 2011, 305 p.
- DAOUD, Zakya, *Gibraltar improbable frontière. De Colomb aux clandestins*, Paris, Séguier, et Anglet, Atlantica, 2002, 306 p.
- DIAMANKA-BESLAND Aïssatou, *Patera*, Montreuil-sur-Mer, éditions Henry, 2009, 215 p.

²² Je me permets de renvoyer ici à mon ouvrage à paraître, *Brûler les frontières. Récits et figures de migration aventureuse d'Afrique en Europe*.

ELALAMY, Youssef Amine, *Les Clandestins*, Casablanca, éditions Eddif, 2001, 145 p.

GATTI, Fabrizio, *Bilal, sur la route des clandestins*, traduit de l'italien, Paris, Liana Levi, 2008 [2007], 477 p.

GLISSANT, Édouard, *Philosophie de la Relation. Poésie en étendue*, Paris, Gallimard, 2009, 157 p.

HEBBADJ, Fadéla, *L'Arbre d'ébène*, Paris, Buchet-Chastel, 2008, 171 p.

JAY, Salim, *Tu ne traverseras pas le détroit*, Paris, Mille et une nuits, 2001, 108 p.

JOBARD, Olivier, SAUGUES, Florence, *Kingsley. Carnet de route d'un immigrant clandestin*, Paris, Marval, 2006, 155 p.

KANDÉ, Sylvie, *La Quête infinie de l'autre rive*, Paris, Gallimard, 2011, 106 p.

LALAMI, Laila, *De l'Espoir et autres quêtes dangereuses*, traduit de l'américain, Paris, Anne Carrière, 2007 [2005], 205 p.

LECLAIR, Didier, *Un Passage vers l'Occident*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 2007, 200 p.

MANSELL, Henning, *Tea-Bag*, traduit du suédois, Paris, éditions du Seuil, 2007 [2001], 342 p.

MBEMBE, Achille, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010, 246 p.

MIGREUROP, *Atlas des migrants en Europe. Géographie critique des politiques migratoires*, Paris, Armand-Colin, 2009, 142 p.

NDIAYE, Marie, *Trois Femmes puissantes*, Paris, Gallimard, 2009, 316 p.

NDIONE, Abasse, *Mbëkë mi. À l'assaut des vagues de l'Atlantique*, Paris, Gallimard, 2008, 82 p.

TERIAH, Mohamed, *Les « Harragas » ou les barques de la Mort*, Casablanca, Afrique Orient, 2002, 156 p.

VALABRÈGUE, Frédéric, *Le Candidat*, Paris, P.O.L., 219 p.

VIART, Dominique, « Le Moment critique de la littérature », in : VIART, Dominique, *et al., Le Roman français aujourd'hui : transformations, perceptions, mythologies*, Paris, Prétexte Éditeur, 2004, p.11-35.